

— Cet orgueil n'est-il pas aussi satisfait en vous attribuant à vous seul la bienveillance que l'on me témoigne, mon bon père ?

— Non certainement, mademoiselle, dit le prince en souriant à sa fille pour chasser la tristesse dont il la voyait atteinte, non, mademoiselle, ce n'est pas la même chose, car il ne m'est pas permis d'être fier de moi, et je puis et je dois être fier de vous... oui, fier. Encore une fois, tu ne sais pas combien tu es divinement douée... En quinze mois ton éducation s'est si merveilleusement accomplie, que la mère la plus difficile serait enthousiaste de toi ; et cette éducation a encore augmenté l'influence presque irrésistible que tu exerces autour de toi sans l'en douter.

— Mon père... vos louanges me rendent confuse.

— Je dis la vérité, rien que la vérité. En veux-tu des exemples ? Parlons hardiment du passé, c'est un ennemi que je veux combattre corps à corps ; il faut le regarder en face. Eh bien ! te souviens-tu de la Louve, de cette courageuse femme qui t'a sauvée ? Rappelle-toi cette scène de la prison que tu m'as racontée : une foule de détenues plus stupides encore que méchantes s'acharnaient à tourmenter une de leurs compagnes faible et infirme, leur souffre-douleur : tu parais, tu parles... et voilà qu'aussitôt ces furies, rougissant de leur lâche cruauté envers leur victime, se montrent aussi charitables qu'elles avaient été méchantes ! N'est-ce donc rien cela ? Enfin est-ce, oui ou non, grâce à toi que la Louve, cette femme indomptable, a connu le repentir et désiré une vie honnête et laborieuse ? Va, crois-moi, mon enfant chéri, celle qui avait dominé la Louve et ses turbulentes compagnes par le seul ascendant de la bonté jointe à une rare élévation d'esprit, celle-là, quoique dans d'autres circonstances et dans une sphère tout opposée, devait par le même charme (n'allez pas sourire de ce rapprochement, mademoiselle), fasciner aussi l'altière archiduchesse Sophie et tout mon entourage ; car bons et méchants, grands et petits, subissent presque toujours l'influence des âmes supérieures... Je ne veux pas dire que tu sois *née princesse* dans l'acception aristocratique du mot, cela serait une pauvre flatterie à te faire, mon enfant... mais tu es de ce petit nombre d'êtres privilégiés qui sont nés pour dire à une reine ce qu'il faut pour la charmer et s'en faire aimer... et aussi pour dire à une pauvre créature, avilie et abandonnée, ce qu'il faut pour la rendre meilleure, la consoler et s'en faire adorer.

— Mon bon père... de grâce...

— Oh ! tant pis pour vous, mademoiselle, il y a trop longtemps que mon cœur déborde. Songe donc, avec mes craintes d'éveiller en toi les souvenirs de ce passé que je veux anéantir, que j'anéantirai à jamais dans ton esprit... je n'osais l'entretenir de ces comparaisons... de ces rapprochements qui te rendent si adorable à mes yeux. Que de fois Clémence et moi nous sommes-nous extasiés sur toi... Que de fois, si attendrie que les larmes lui venaient aux yeux, elle m'a dit : « N'est-il pas merveilleux que cette chère enfant soit ce qu'elle est, après le malheur qui l'a poursuivie ? ou plutôt, reprenait Clémence, n'est-il pas merveilleux que, loin d'altérer cette noble et rare nature, l'infortune ait au contraire donné plus d'essor à ce qu'il y avait d'excellent en elle ? »

A ce moment-là la porte du salon s'ouvrit, et Clémence, grande-duchesse de Gérolstein, entra, tenant une lettre à la main.

« Voici, mon ami, dit-elle à Rodolphe, une lettre de France. J'ai voulu vous l'apporter, afin de dire bonjour à ma paresseuse enfant, que je n'ai pas encore vue ce matin, ajouta Clémence en embrassant tendrement Fleur-de-Marie.

— Cette lettre arrive à merveille, dit gaiement Rodolphe après l'avoir parcourue ; nous causions justement du passé... de ce monstre que nous allons incessamment combattre, ma chère Clémence... car il menace le repos et le bonheur de notre enfant.

— Serait-il vrai, mon ami ? Ces accès de mélancolie que nous avions remarqués...

— N'avaient pas d'autre cause que de méchants souvenirs ; mais heureusement nous connaissons maintenant notre ennemi... et nous en triompherons...

— Mais de qui donc est cette lettre, mon ami ? demanda Clémence.

— De la gentille Rigolette... la femme de Germain.

— Rigolette... s'écria Fleur-de-Marie, quel bonheur d'avoir de ses nouvelles !

— Mon ami, dit tout bas Clémence à Rodolphe en lui montrant Fleur-de-Marie du regard, ne craignez-vous pas que cette lettre... ne lui rappelle des idées pénibles ?

— Ce sont justement ces souvenirs que je veux anéantir, ma chère Clémence ; il faut les aborder hardiment, et je suis sûr que je trouverai dans la lettre de Rigolette d'excellentes armes contre eux... car cette excellente petite créature adorait notre enfant, et l'appréciait comme elle devait l'être. »

Et Rodolphe lut à haute voix la lettre suivante :

« Ferme de Bouqueval, 15 août 1841.

« Monseigneur,

« Je prends la liberté de vous écrire encore pour vous faire part d'un bien grand bonheur qui nous est arrivé, et pour vous demander une nouvelle faveur, à vous à qui nous devons déjà tant, ou plutôt à qui nous devons le vrai paradis où nous vivons, moi, mon Germain et sa bonne mère.

« Voilà de quoi il s'agit, monseigneur : depuis dix jours je suis comme folle de joie, car il y a dix jours que j'ai un amour de petite fille ; moi je trouve que c'est tout le portrait de Germain ; lui, que c'est tout le mien ; notre chère maman George dit qu'elle nous ressemble à tous les deux ; le fait est qu'elle a de charmants yeux bleus comme Germain, et des cheveux noirs tout frisés comme moi. Par exemple, contre son habitude, mon mari est injuste, il veut toujours avoir notre petite sur ses genoux... tandis que moi, c'est mon droit, n'est-ce pas, monseigneur ?... »

« Braves et dignes jeunes gens ! qu'ils doivent être heureux ! dit Rodolphe. Si jamais couple fut bien assorti... c'est celui-là.

— Et combien Rigolette mérite son bonheur ! dit Fleur-de-Marie.

— Aussi j'ai toujours béni le hasard qui me l'a fait rencontrer, » dit Rodolphe, et il continua :

« Mais, au fait, monseigneur, pardon de vous entretenir de ces gentilles querelles de ménage, qui finissent toujours par un baiser... Du reste, les oreilles doivent joliment vous tinter, monseigneur, car il ne se passe pas de jour que nous ne nous disions en nous regardant, nous deux Germain : Sommes-nous heureux, mon Dieu... sommes-nous heureux !... Et naturellement votre nom vient tout de suite après ces mots-là... Excusez ce griffonnage qu'il y a là, monseigneur, avec un pâté : c'est que, sans y penser, j'avais écrit *M. Rodolphe*, comme je disais autrefois, et j'ai raturé. J'espère, à propos de cela, que vous trouverez que mon écriture a bien gagné, ainsi que mon orthographe ; car Germain me montre toujours, et je ne fais plus des grands bâtons en allant tout de travers, comme du temps où vous me tailliez mes plumes... »

« Je dois avouer, dit Rodolphe en riant, que ma petite protégée se fait un peu illusion, et je sui-

sûr que Germain s'occupe plutôt de baiser la main de son élève que de la diriger.

— Allons, mon ami, vous êtes injuste, dit Clémence en regardant la lettre ; c'est un peu gros, mais très-lisible.

— Le fait est qu'il y a progrès, reprit Rodolphe ; autrefois il lui aurait fallu huit pages pour contenir ce qu'elle écrit maintenant en deux. »

Et il continua :

« C'est pourtant vrai que vous m'avez taillé des plumes, monseigneur ; quand nous y pensons, nous deux Germain, nous en sommes tout honneux, en nous rappelant que vous étiez si peu fier... Ah ! mon Dieu ! voilà encore que je me surprends à vous parler d'autre chose que de ce que nous voulons vous demander, monseigneur ; car mon mari se joint à moi, et c'est bien important ; nous y attachons une idée... Vous allez voir.

« Nous vous supplions donc, monseigneur, d'avoir la bonté de nous choisir et de nous donner un nom pour notre petite fille chérie ; c'est convenu avec le parrain et la marraine, et ce parrain et cette marraine, savez-vous qui c'est, monseigneur ? Deux des personnes que vous et madame la marquise d'Harville vous avez tirées de la peine pour les rendre bien heureuses, aussi heureuses que nous... En un mot, c'est Morel le lapidaire, et Jeanne Duport, la sœur d'un pauvre prisonnier nommé *Pique-Vinaiigre*, une digne femme que j'avais vue en prison quand j'allais y visiter mon pauvre Germain, et que plus tard madame la marquise a fait sortir de l'hôpital.

« Maintenant, monseigneur, il faut que vous sachiez pourquoi nous avons choisi M. Morel pour parrain et Jeanne Duport pour marraine. Nous nous sommes dit, nous deux Germain : Ça sera comme une manière de remercier encore M. Rodolphe de ses bontés que de prendre pour parrain et marraine de notre petite fille de dignes gens qui lui doivent tout à lui et à madame la marquise... sans compter que Morel le lapidaire et Jeanne Duport sont la crème des honnêtes gens... Ils sont de notre classe, et de plus, comme nous disons avec Germain, ils sont *nos parents en bon-heur*, puisqu'ils sont comme nous *de la famille de vos protégés*, monseigneur. »

« Ah ! mon père, ne trouvez-vous pas cette idée d'une délicatesse charmante ? dit Fleur-de-Marie avec émotion. Prendre pour parrain et marraine de

leur enfant des personnes qui vous doivent tout à vous et à ma seconde mère !...

— Vous avez raison, chère enfant, dit Clémence, je suis on ne peut plus touchée de ce souvenir.

— Et moi, je suis très-heureux d'avoir si bien placé mes bienfaits, » dit Rodolphe en continuant sa lecture :

« Du reste, au moyen de l'argent que vous lui avez fait donner, M. Rodolphe, Morel est maintenant courtier en pierres fines ; il gagne de quoi bien élever sa famille, et faire apprendre un état à ses enfants. La bonne et pauvre Louise va, je crois, se marier avec un digne ouvrier qui l'aime et la respecte comme elle doit l'être, car elle a été bien malheureuse, mais non coupable, et le fiancé de Louise a assez de cœur pour comprendre cela... »

« J'étais bien sûr, s'écria Rodolphe en s'adressant à sa fille, de trouver dans la lettre de cette chère petite Rigolette des armes contre notre ennemi !... Tu entends, c'est l'expression du simple bon sens de cette âme honnête et droite... Elle dit de Louise : *Elle a été malheureuse et non coupable, et son fiancé a assez de cœur pour comprendre cela.* »

Fleur-de-Marie, de plus en plus émue et attristée par la lecture de cette lettre, tressaillit du regard que son père attacha un moment sur elle en prononçant les derniers mots que nous avons soulignés.

Le prince continua :

« Je vous dirai encore, monseigneur, que Jeanne Dupont, par la générosité de madame la marquise, a pu se faire séparer de son mari, ce vilain homme qui lui mangeait tout et la battait ; elle a repris sa fille aînée auprès d'elle, et elle tient une petite boutique de passementerie où elle vend ce qu'elle fabrique avec ses enfants ; leur commerce prospère. Il n'y a pas non plus de gens plus heureux, et cela, grâce à qui ? grâce à vous, monseigneur, grâce à madame la marquise, qui, tous deux, savez si bien donner, et donner si à propos.

« A propos de ça, Germain vous écrira comme d'ordinaire, monseigneur, à la fin du mois, au sujet de la *banque des travailleurs sans ouvrage et des prêts gratuits* ; il n'y a presque jamais de remboursements en retard, et on s'aperçoit déjà beaucoup du bien-être que cela répand dans le quartier. Au moins maintenant de pauvres familles peuvent supporter la morte saison du travail sans

« mettre leur linge et leurs matelas au mont-de-piété. Aussi, quand l'ouvrage revient, faut voir avec quel cœur ils s'y mettent ; ils sont si fiers qu'on ait eu confiance dans leur travail et dans leur probité !... Dame ! ils n'ont que ça. Aussi, comme ils vous bénissent de leur avoir fait prêter là-dessus ! Oui, monseigneur, ils vous bénissent, vous ; car, quoique vous disiez que vous n'êtes pour rien dans cette fondation, sauf la nomination de Germain comme caissier-directeur, et que c'est un inconnu qui a fait ce grand bien... nous aimons mieux croire que c'est à vous qu'on le doit ; c'est plus naturel !

« D'ailleurs il y a une fameuse trompette pour répéter à tout bout de champ que c'est vous qu'on doit bénir ; cette trompette est M^{me} Pipelet, qui répète à chacun qu'il n'y a que *son roi des locataires* (excusez, M. Rodolphe, elle vous appelle toujours ainsi) qui puisse avoir fait cette œuvre charitable, et *son vieux chéri* d'Alfred est toujours de son avis. Quant à lui, il est si fier et si content de son poste de gardien de la banque, qu'il dit que les poursuites de M. Cabrion lui seraient maintenant indifférentes. Pour en finir avec votre famille de reconnaissants, monseigneur, j'ajouterai que Germain a lu dans les journaux que le nommé Martial, un colon d'Algérie, avait été cité avec de grands éloges pour le courage qu'il avait montré en repoussant à la tête de ses métayers une attaque d'Arabes pillards, et que sa femme, aussi intrépide que lui, avait été légèrement blessée à ses côtés, où elle tirait des coups de fusil comme un vrai grenadier. Depuis ce temps-là, dit-on dans le journal, on l'a baptisée M^{me} Carabine.

« Excusez de cette longue lettre, monseigneur ; mais j'ai pensé que vous ne seriez pas fâché d'avoir par nous des nouvelles de tous ceux dont vous avez été la providence... Je vous écris de la ferme de Bouqueval, où nous sommes depuis le printemps avec notre bonne mère. Germain part le matin pour ses affaires, et il revient le soir. A l'automne, nous retournerons habiter Paris. Comme c'est drôle, M. Rodolphe, moi qui n'aimais pas la campagne, je l'adore maintenant... Je m'explique ça, parce que Germain l'aime beaucoup. A propos de la ferme, M. Rodolphe, vous qui savez sans doute où est cette bonne petite Goualeuse, si vous en avez l'occasion, dites-lui donc qu'on se souvient toujours d'elle comme de ce qu'il y a de plus doux et de meilleur au monde, et que, pour moi, je ne pense jamais à notre bonheur sans me dire : Puisque M. Ro-

« dolphe était aussi le M. Rodolphe de cette chère
 « Fleur-de-Marie, grâce à lui elle doit être heu-
 « reuse comme nous autres, et ça me fait trouver
 « mon bonheur encore meilleur.

« Mon Dieu! mon Dieu! comme je bavarde!
 « qu'est-ce que vous allez dire, monseigneur? mais
 « bah! vous êtes si bon!... Et puis, voyez-vous,
 « c'est votre faute si je gazouille autant et aussi
 « joyeusement que *papa Crétu* et *Ramonette*, qui
 « n'osent plus lutter maintenant de chant avec moi.
 « Allez, M. Rodolphe, je vous en réponds, je les
 « mets sur les dents.

« Vous ne nous refuserez pas notre demande,
 « n'est-ce pas, monseigneur? Si vous donnez un nom
 « à notre petite fille chérie, il nous semble que ça
 « lui portera bonheur, que ce sera comme sa bonne
 « étoile; tenez, M. Rodolphe, quelquefois moi et
 « mon bon Germain nous nous félicitons presque
 « d'avoir connu la peine, parce que nous sentons
 « doublement combien notre enfant sera heureuse
 « de ne pas savoir ce que c'est que la misère par
 « où nous avons passé.

« Si je finis en vous disant, monsieur Rodolphe,
 « que nous tâcherons de secourir par-ci par-là de
 « pauvres gens selon nos moyens, ce n'est pas pour
 « nous vanter, mais pour que vous sachiez que nous
 « ne gardons pas pour nous seuls tout le bonheur
 « que vous nous avez donné; d'ailleurs nous disons
 « toujours à ceux que nous secourons: Ce n'est pas
 « nous qu'il faut remercier et bénir... c'est M. Ro-
 « dolphe, l'homme le meilleur, le plus généreux

« qu'il y ait au monde; et ils vous prennent pour
 « une espèce de *saint*, si ce n'est plus.

« Adieu, monseigneur; croyez que lorsque notre
 « petite fille commencera à épeler, le premier mot
 « qu'elle lira sera votre nom, M. Rodolphe; et puis
 « après, ceux-ci que vous avez fait écrire sur ma
 « corbeille de noces:

« *Travail et sagesse. — Honneur et bonheur.*

« Grâce à ces quatre mots-là, à notre tendresse
 « et à nos soins, nous espérons, monseigneur, que
 « notre enfant sera toujours digne de prononcer le
 « nom de celui qui a été notre providence et celle
 « de tous les malheureux qu'il a connus.

« Pardon, monseigneur, c'est que j'ai en finis-
 « sant comme des grosses larmes dans les yeux...
 « mais c'est de bonnes larmes... Excusez, s'il vous
 « plaît... ce n'est pas ma faute... mais je n'y vois
 « plus bien clair et je griffonne...

« J'ai l'honneur, monseigneur, de vous saluer
 « avec autant de respect que de reconnaissance.

« RIGOLETTE, femme GERMAIN. »

« P. S. Ah! mon Dieu! monseigneur, en reli-
 « sant ma lettre, je m'aperçois que j'ai mis bien
 « des fois *Monsieur Rodolphe*. Vous me pardon-
 « nerez, n'est-ce pas? Vous savez bien que sous
 « un nom ou sous un autre, nous vous respectons
 « et nous vous bénissons la même chose, monsei-
 « gneur. »

CLVI. — LES SOUVENIRS.

« Chère petite Rigolette! dit Clémence attendrie
 par la lecture que venait de faire Rodolphe. Cette
 lettre naïve est remplie de sensibilité.

— Sans doute, reprit Rodolphe, on ne pouvait
 mieux placer un bienfait. Notre protégée est douée
 d'un excellent naturel; c'est un cœur d'or, et notre
 chère enfant l'apprécie comme nous, » ajouta-t-il en
 s'adressant à sa fille.

Puis, frappé de sa pâleur et de son accablement,
 il s'écria :

« Mais qu'as-tu donc ?

— Hélas!... quel douloureux contraste entre ma
 position et celle de Rigolette... *Travail et sagesse...
 honneur et bonheur*, ces quatre mots disent tout ce

qu'a été... tout ce que doit être sa vie... Jeune fille
 laborieuse et sage, épouse chérie, heureuse mère,
 femme honorée... telle est sa destinée!... tandis
 que moi...

— Grand Dieu!... que dis-tu ?

— Grâce... mon bon père; ne m'accusez pas d'in-
 gratitude... mais malgré votre ineffable tendresse,
 malgré celle de ma seconde mère, malgré les respects
 et les splendeurs dont je suis entourée... malgré
 votre puissance souveraine, ma honte est incurable...
 Rien ne peut anéantir le passé... Encore une fois,
 pardonnez-moi, mon père... je vous l'ai caché jusqu'à
 présent... mais le souvenir de ma dégradation pre-
 mière me désespère et me tue...

— Clémence, vous l'entendez !... s'écria Rodolphe avec désespoir.

— Mais, malheureuse enfant ! dit Clémence en prenant affectueusement la main de Fleur-de-Marie dans les siennes, notre tendresse, l'affection de ceux qui vous entourent et que vous méritez, tout ne vous prouve-t-il pas que ce passé ne doit plus être pour vous qu'un vain et mauvais songe ?

— Oh ! fatalité... fatalité ! reprit Rodolphe. Maintenant je maudis mes craintes, mon silence ; cette funeste idée, depuis longtemps enracinée dans son esprit, y a fait à notre insu d'affreux ravages, et il est trop tard pour combattre cette déplorable erreur... Ah ! je suis bien malheureux !

— Courage, mon ami, dit Clémence à Rodolphe, vous le disiez tout à l'heure, il vaut mieux connaître l'ennemi qui nous menace... Nous savons maintenant la cause du chagrin de notre enfant, nous en triompherons, parce que nous aurons pour nous la raison, la justice et notre tendresse.

— Et puis enfin parce qu'elle verra que son affliction, si elle était incurable, rendrait la nôtre incurable aussi, reprit Rodolphe, car en vérité ce serait à désespérer de toute justice humaine et divine, si cette infortunée n'avait que changé de tourments.

Après un assez long silence pendant lequel Fleur-de-Marie parut se recueillir, elle prit d'une main la main de Rodolphe, de l'autre celle de Clémence, et leur dit d'une voix profondément altérée :

« Écoutez-moi, mon bon père... et vous aussi, ma tendre mère... ce jour est solennel... Dieu a voulu, et je l'en remercie, qu'il me fût impossible de vous cacher davantage ce que je ressens... Avant peu, d'ailleurs, je vous aurais fait l'aveu que vous allez entendre, car toute souffrance a son terme... et, si cachée que fût la mienne, je n'aurais pu vous la taire plus longtemps.

— Ah !... je comprends tout, s'écria Rodolphe, il n'y a plus d'espoir pour elle.

— J'espère dans l'avenir, mon père ; et cet espoir me donne la force de vous parler ainsi.

— Et que peux-tu espérer de l'avenir... pauvre enfant, puisque ton sort présent ne te cause que chagrins et amertume ?

— Je vais vous le dire, mon père... mais avant, permettez-moi de vous rappeler le passé... de vous avouer, devant Dieu qui m'entend, ce que j'ai ressenti jusqu'ici.

— Parle... parle, nous t'écoutons, dit Rodolphe, en s'asseyant avec Clémence auprès de Fleur-de-Marie.

— Tant que je suis restée à Paris... auprès de

vous, mon père, dit Fleur-de-Marie, j'étais si heureuse, oh ! si complètement heureuse, que ces beaux jours ne seraient pas trop payés par des années de souffrances... Vous le voyez... j'ai du moins connu le bonheur.

— Pendant quelques jours peut-être...

— Oui ; mais quelle félicité pure et sans mélange ! Vous m'entouriez, comme toujours, des soins les plus tendres ! Je me livrais sans crainte aux élans de reconnaissance et d'affection qui à chaque instant emportaient mon cœur vers vous... L'avenir m'éblouissait : un père à adorer, une seconde mère à chérir doublement, car elle devait remplacer la mienne... que je n'avais jamais connue... Et puis... je dois tout avouer... mon orgueil s'exaltait malgré moi, tant j'étais honorée de vous appartenir. Lorsque le petit nombre de personnes de votre maison, qui, à Paris, avaient occasion de me parler, m'appelaient *altesse*... je ne pouvais m'empêcher d'être fière de ce titre. Si alors je pensais quelquefois vaguement au passé, c'était pour me dire : Moi, jadis si avilie, je suis la fille chérie d'un prince souverain que chacun bénit et révere ; moi, jadis si misérable, je jouis de toutes les splendeurs du luxe et d'une existence presque royale ! Hélas ! que voulez-vous, mon père, ma fortune était si imprévue... votre puissance m'entourait d'un si splendide éclat que j'étais excusable peut-être de me laisser aveugler ainsi.

— Excusable ! mais rien de plus naturel, pauvre ange aimé. Quel mal de t'enorgueillir d'un rang qui était le tien ? de jouir des avantages de la position que je t'avais rendue ? Aussi, dans ce temps-là, je me rappelle bien, tu étais d'une gaieté charmante ; que de fois je t'ai vue tomber dans mes bras comme accablée par la félicité, et me dire avec un accent enchanteur ces mots qu'hélas je ne dois plus entendre : *Mon père... c'est trop... trop de bonheur !...* Malheureusement ce sont ces souvenirs-là... vois-tu, qui m'ont endormi dans une sécurité trompeuse ; et plus tard je ne me suis pas assez inquiété des causes de ta mélancolie...

— Mais dites-nous donc, mon enfant, reprit Clémence, si à pu changer en tristesse cette joie si pure, si légitime que vous éprouviez d'abord.

— Hélas ! une circonstance bien funeste et bien imprévue !...

— Quelle circonstance ?

— Vous vous rappelez, mon père... dit Fleur-de-Marie ne pouvant vaincre un frémissement d'horreur, vous vous rappelez la terrible scène qui a précédé notre départ de Paris... lorsque votre voiture a été arrêtée près de la barrière ?

— Oui... répondit tristement Rodolphe. Brave

Chourineur !... après m'avoir encore une fois sauvé la vie, il est mort... là... devant nous... en disant : *Le ciel est juste... j'ai tué, on me tue !...*

— Eh bien !... mon père... au moment où ce malheureux expirait, savez-vous qui j'ai vu... me regarder fixement ?... Oh ! ce regard... il m'a toujours poursuivie depuis, ajouta Fleur-de-Marie en frissonnant.

— Quel regard ? de qui parles-tu ? s'écria Rodolphe.

— De l'Ogresse du tapis franc... murmura Fleur-de-Marie.

— Ce monstre ! tu l'as revu ? et où cela ?

— Vous ne l'avez pas aperçue dans la taverne où est mort le Chourineur ? Elle se trouvait parmi les femmes qui l'entouraient...

— Ah ! maintenant, dit Rodolphe avec accablement, je comprends... Déjà frappée de terreur par le meurtre du Chourineur, tu auras cru voir quelque chose de providentiel dans cette affreuse rencontre !

— Il n'est que trop vrai, mon père ; à la vue de l'Ogresse je ressentis un froid mortel, il me sembla que sous son regard mon cœur, jusqu'alors rayonnant de bonheur et d'espoir, se glaçait tout à coup. Oui, rencontrer cette femme au moment même où le Chourineur mourait en disant : *Le ciel est juste !...* cela me parut un blâme providentiel de mon orgueilleux oubli du passé, que je devais expier à force d'humiliation et de repentir.

— Mais le passé, on te l'a imposé ; tu n'en peux répondre devant Dieu !

— Vous avez été contrainte... enivrée... malheureuse enfant.

— Une fois précipitée malgré toi dans cet abîme, tu ne pouvais plus en sortir, malgré tes remords, ton épouvante et ton désespoir, grâce à l'atroce indifférence de cette société dont tu étais victime... Tu te voyais à jamais enchaînée dans cet antre ; il a fallu, pour t'en arracher, le hasard qui t'a placée sur mon chemin.

— Et puis enfin, mon enfant, votre père vous le dit, vous étiez victime et non complice de cette infamie... s'écria Clémence.

— Mais cette infamie... je l'ai subie... ma mère... reprit douloureusement Fleur-de-Marie. Rien ne peut anéantir ces affreux souvenirs... Sans cesse ils me poursuivent, non plus comme autrefois au milieu des paisibles habitants d'une ferme ou de femmes dégradées, mes compagnes de Saint-Lazare... mais ils me poursuivent jusque dans ce palais... peuplé de l'élite de l'Allemagne... Ils me poursuivent enfin jusque dans les bras de mon père, jusque sur les marches de son trône. »

Et Fleur-de-Marie fondit en larmes.

Rodolphe et Clémence restèrent muets devant cette effrayante expression d'un remords invincible ; ils pleuraient aussi, car ils sentaient l'impuissance de leurs consolations.

« Depuis lors, reprit Fleur-de-Marie en essuyant ses larmes, à chaque instant du jour, je me dis avec une honte amère : On m'honore, on me révère, les personnes les plus éminentes, les plus vénérables m'entourent de respects ; aux yeux de toute une cour, la sœur d'un empereur a daigné rattacher mon bandeau sur mon front... et j'ai vécu dans la fange de la Cité, tutoyée par des voleurs et des assassins... Oh ! mon père, pardonnez-moi ; mais plus ma position s'est élevée... plus j'ai été frappée de la dégradation profonde où j'étais tombée ; à chaque hommage qu'on me rend, je me sens coupable d'une profanation ; songez-y donc, mon Dieu ! après avoir été *ce que j'ai été*... souffrir que des vieillards s'inclinent devant moi... ; souffrir que de nobles jeunes filles, que des femmes justement respectées, se trouvent flattées de m'entourer... ; souffrir enfin que des princesses, doublement augustes et par l'âge et par leur caractère sacerdotal, me comblent de prévenances et d'éloges... cela n'est-il pas impie et sacrilège ! Et puis si vous saviez, mon père !... ce que j'ai souffert... et ce que je souffre encore chaque jour en me disant : Si Dieu voulait que le passé fût connu... avec quel mépris mérité on traiterait celle qu'à cette heure on élève si haut !... Quelle juste et effrayante punition !

— Mais, malheureuse enfant... ma femme et moi nous connaissons le passé... nous sommes dignes de notre rang, et pourtant nous te chérissons... nous t'adorons.

— Vous avez pour moi l'aveugle tendresse d'un père et d'une mère....

— Et tout le bien que tu as fait depuis ton séjour ici ? et cette institution belle et sainte, cet asile ouvert par toi aux orphelines et aux pauvres filles abandonnées, ces soins admirables d'intelligence et de dévouement dont tu les entoures ? Ton insistance à les appeler *les sœurs*, à vouloir qu'elles t'appellent ainsi, puisqu'en effet tu les traites en sœurs ?... N'est-ce donc rien pour la rédemption de fautes qui ne furent pas les tiennes ? Enfin l'affection que te témoigne la digne abbesse de Sainte-Hermangilde qui ne te connaît que depuis ton arrivée ici, ne la dois-tu pas absolument à l'élévation de ton esprit, à la beauté de ton âme, à ta piété sincère ?

— Tant que les louanges de l'abbesse de Sainte-

Hermangilde ne s'adressent qu'à ma conduite présente, j'en jouis sans scrupule, mon père; mais lorsqu'elle cite mon exemple aux demoiselles nobles qui sont en religion dans l'abbaye, mais lorsque celles-ci voient en moi un modèle de toutes les vertus, je me sens mourir de confusion, comme si j'étais complice d'un mensonge indigne.»

Après un assez long silence, Rodolphe reprit avec un abattement douloureux :

« Je le vois, il faut désespérer de te persuader : les raisonnements sont impuissants contre une conviction d'autant plus inébranlable qu'elle a sa source dans un sentiment généreux et élevé. Puisqu'à chaque instant tu jettes un regard sur le passé... le contraste de ces souvenirs et de ta position présente doit être en effet pour toi un supplice continu. Pardon, à mon tour, pauvre enfant !

— Vous, mon père... me demander pardon !... et de quoi, grand Dieu ?

— De n'avoir pas prévu tes susceptibilités... D'après l'excessive délicatesse de ton cœur, j'aurais dû les deviner... Et pourtant... que pouvais-je faire !... il était de mon devoir de te reconnaître solennellement pour ma fille... alors ces respects, dont l'hommage t'est si douloureux, venaient nécessairement t'entourer... Oui, mais j'ai eu un tort... j'ai été, vois-tu, trop orgueilleux de toi... j'ai trop voulu jouir du charme que ta beauté, que ton esprit, que ton caractère inspiraient à tous ceux qui t'approchaient... J'aurais dû cacher mon trésor... vivre presque dans la retraite avec Clémence et toi... renoncer à ces fêtes, à ces réceptions nombreuses où j'aimais tant à te voir briller... croyant follement t'élever si haut... si haut... que le passé disparaîtrait entièrement à tes yeux... Mais, hélas ! le contraire est arrivé... et, comme tu me l'as dit, plus tu t'es élevée, plus l'abîme dont je t'ai retirée t'a paru sombre et profond... Encore une fois, c'est ma faute... J'avais pourtant cru bien faire !... dit Rodolphe en essuyant ses larmes, mais je me suis trompé... Et puis, je me suis cru pardonné trop tôt... la vengeance de Dieu n'est pas satisfaite... elle me poursuit encore dans le bonheur de ma fille... »

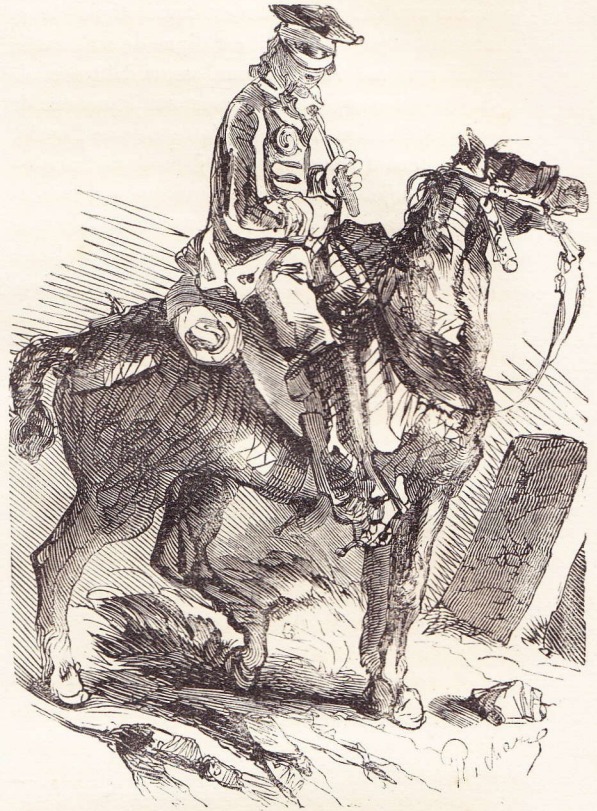
Quelques coups discrètement frappés à la porte du salon qui précédait l'oratoire de Fleur-de-Marie interrompirent ce triste entretien.

Rodolphe se leva et entr'ouvrit la porte.

Il vit Murph, qui lui dit :

« Je demande pardon à Votre Altesse Royale de venir la déranger; mais un courrier du prince d'Herkausen-Oldenzaal vient d'apporter cette lettre

qui, dit-il, est très-importante et doit être sur-le-champ remise à Votre Altesse Royale.



— Merci, mon bon Murph... Ne t'éloigne pas, lui dit Rodolphe avec un soupir, tout à l'heure j'aurai besoin de causer avec toi.»

Et le prince, ayant fermé la porte, resta un moment dans le salon pour y lire la lettre que Murph venait de lui remettre.

Elle était ainsi conçue :

« Monseigneur,

« Puis-je espérer que les liens de parenté qui m'attachent à Votre Altesse Royale, et que l'amitié dont elle a toujours daigné m'honorer, excuseront une démarche qui serait d'une grande témérité, si elle ne m'était pas imposée par une conscience d'honnête homme ?

« Il y a quinze mois, monseigneur, vous reviez de France, ramenant avec vous une fille d'autant plus chérie, que vous l'aviez crue perdue pour toujours, tandis qu'au contraire elle n'avait jamais quitté sa mère, que vous avez épousée à Paris *in extremis*, afin de légitimer la naissance de la princesse Amélie, qui est ainsi l'égale

« des autres altesses de la confédération germanique.

« Sa naissance est donc souveraine, sa beauté incomparable, son cœur est aussi digne de sa naissance que son esprit est digne de sa beauté, ainsi que me l'a écrit ma sœur l'abbessé de Sainte-Hermangilde qui a souvent l'honneur de voir la fille bien-aimée de Votre Altesse Royale.

« Maintenant, monseigneur, j'aborderai franchement le sujet de cette lettre, puisque malheureusement une maladie grave me retient à Oldenzaal et m'empêche de me rendre auprès de Votre Altesse Royale.

« Pendant le temps que mon fils a passé à Géroldstein, il a vu presque chaque jour la princesse Amélie... il l'aime éperdument... mais il lui a toujours caché cet amour.

« J'ai cru devoir, monseigneur, vous en instruire. Vous avez daigné accueillir paternellement mon fils et l'engager à revenir au sein de votre famille vivre de cette intimité qui lui était si précieuse... j'aurais indignement manqué à la loyauté en dissimulant à Votre Altesse Royale une circonstance qui doit modifier l'accueil qui était réservé à mon fils.

« Je sais qu'il serait insensé à nous d'oser espérer

« nous allier plus étroitement encore à la famille de Votre Altesse Royale.

« Je sais que la fille dont vous êtes à bon droit si fier, monseigneur, doit prétendre à de hautes destinées ;

« Mais je sais aussi que vous êtes le plus tendre des pères, et que, si vous jugiez jamais mon fils digne de vous appartenir et de faire le bonheur de la princesse Amélie, vous ne seriez pas arrêté par les graves disproportions qui rendent pour nous une telle fortune inespérée.

« Il ne m'appartient pas de faire l'éloge d'Henri, monseigneur ; mais j'en appelle aux encouragements et aux louanges que vous avez daigné si souvent lui accorder.

« Je n'ose et je ne puis vous en dire davantage, monseigneur ; mon émotion est trop profonde.

« Quelle que soit votre détermination, veuillez croire que nous nous y soumettrons avec respect, et que je serai toujours fidèle aux sentiments profondément dévoués avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

« De Votre Altesse Royale,

« Le très-humble et obéissant serviteur,

« GUSTAVE PAUL,

« Prince d'Herkausen-Oldenzaal.

CLVII. — AVEUX.

Après la lecture de la lettre du prince, père d'Henri, Rodolphe resta quelque temps triste et pensif ; puis un rayon d'espoir éclairant son front, il revint auprès de sa fille, à qui Clémence prodiguait en vain les plus tendres consolations.

« Mon enfant, tu l'as dit toi-même, Dieu a voulu que ce jour fût celui des explications solennelles, dit Rodolphe à Fleur-de-Marie ; je ne prévoyais pas qu'une nouvelle et grave circonstance dût encore justifier tes paroles.

— De quoi s'agit-il, mon père ?

— Mon ami, qu'y a-t-il ?

— De nouveaux sujets de crainte.

— Pour qui donc, mon père ?

— Pour toi.

— Pour moi ?

— Tu ne nous as avoué que la moitié de tes chagrins... pauvre enfant.

— Soyez assez bon... pour vous expliquer... mon père, dit Fleur-de-Marie en rougissant.

— Maintenant je le puis ; je n'ai pu le faire plus tôt, ignorant que tu désespérais à ce point de ton sort. Écoute, ma fille chérie : tu te crois... ou plutôt tu es bien malheureuse... Lorsque, au commencement de notre entretien... tu m'as parlé des espérances qui te restaient... j'ai compris... mon cœur a été brisé... car il s'agissait pour moi de te perdre à jamais... de te voir t'enfermer dans un cloître... de te voir descendre vivante dans un tombeau. Tu voudrais entrer au couvent ?...

— Mon père...

— Mon enfant, est-ce vrai ?

— Oui... si vous me le permettez... répondit Fleur-de-Marie d'une voix étouffée.

— Nous quitter !... s'écria Clémence.

— L'abbaye de Sainte-Hermangilde est bien rap-



LES
MYSTÈRES

DE PARIS

PAR EUGÈNE SUE

Illustré de 500 dessins originaux de MM. Richard, Hendrickx, Huart, etc.

PARIS.
LIBRAIRIE DE COQUILLION

RUE RICHELIEU.

—
1844

